

MONTREAL

SEPTEMBRE

1912



XXVIII<sup>e</sup>

ANNÉE

No 9

Revue du Tiers-Ordre et de la Terre-Sainte

*Publiée par les Pères Franciscains et honorée de la Bénédiction  
des Souverains Pontifes Leon XIII et Pie X*

LES GLOIRES DU TIERS-ORDRE

## Sainte Rose de Viterbe



AIT MERVEILLEUX ET CEPENDANT IN-  
CONTESTABLE ! Voici la vie d'une  
sainte qui réunit tout ce que l'on  
admire dans celle de plusieurs autres,  
et qui offre un résumé parfait de la  
plupart des traits qui ont suffi à im-  
mortaliser dans la mémoire du peu-  
ple chrétien le nom béni d'anges terrestres. Sainte Rose  
de Viterbe donne dès le berceau les signes d'une pré-  
élection surnaturelle. Elle opère son premier miracle à  
l'âge de trois ans. A dix ans elle prophétise, elle conver-  
tit un peuple hérétique et débauché. A quatorze ans, elle  
est la Mère de son peuple. Jetée en exil, elle étend son  
œuvre libératrice à toute une province. Quand à dix-sept  
ans elle meurt, épuisée par une pénitence dont les détails

révoltent notre sensualité, couronnée toutefois de mérites qui authentiquent indubitablement son incroyable voie, ses funérailles sont, non un deuil, mais un triomphe public.

Au diadème dont le divin Epoux a décoré son front d'adolescente, brillent tous les fleurons qui, séparément, glorifient les Agnès, les Lucie, les Claire, les Thérèse, les Catherine de Sienne et les Jeanne d'Arc, les Germaine de Pibrac et les Rose de Lima... Elle a l'innocence, la pauvreté, la grâce, la beauté, la pureté héroïque des vierges et la force des apôtres, la pénitence des anachorètes et la sainte audace des sauveurs d'âmes...

Et avec tout cela, avec tout ce qui rend les autres célèbres et chantées, Rose de Viterbe est inconnue, sauf de quelques dévôts qui ne songent pas à la priver de cette suprême béatitude des Elus de Dieu : l'humilité par-delà le tombeau.

Béatitude au surplus bien franciscaine, et que partagent avec elle beaucoup de saints de la même famille. Notamment Saint Louis d'Anjou, qui forme à Rose un digne pendant, malgré l'apparente diversité de leurs existences terrestres. Louis, fils de roi, prince héritier qui renonce à ses droits au trône pour suivre Jésus crucifié, élevé au sommet des dignités ecclésiastiques, fait au premier coup d'œil contraste à la petite pauvre de Viterbe, fille d'un jardinier de couvent ; mais certains traits de leur destinée : l'exil, la captivité, la mort à la fleur de l'âge — Louis mourut à vingt-deux ans — puis leur commune innocence et leur oubli, dans la gloire des miracles et les honneurs de la canonisation, les révèlent de même race.

\* \* \*

C'est à Viterbe, capitale du Patrimoine de Saint Pierre, que Rose naquit en 1235. Son père était jardinier d'un assez pauvre couvent de Sœurs Clarisses et il était plus riche de foi et de confiance en Dieu que de biens de

la terre. Sa femme était digne de lui. On ne trouve sur leurs lèvres aucune plainte, dans les déboires et les épreuves que leur attira la sainteté et la mission de leur unique enfant. Ils avaient pleine conscience, semble-t-il, de la valeur du trésor que le Ciel avait commis à leur tutelle, et ils devaient trouver tout simple que Dieu leur fit payer à son prix l'honneur d'être les parents d'une sainte.

Pauvres, ils n'eurent non plus aucune difficulté à élever leur fillette pour Celui qui la leur avait donnée, et non pour la satisfaction de leur égoïsme personnel. Les premiers noms que connut l'enfant ne furent pas ceux de ses parents selon la chair, mais ceux du Sauveur Jésus et de sa Mère Marie. Les balbutiements de sa langue et les incertitudes de ses pas enfantins ainsi consacrés à Dieu, il apparut que sa raison n'avait pas attendu le développement de l'âge pour le connaître et l'aimer. Elle faisait ses délices des leçons de piété et de morale que lui donnait sa mère, dans sa naïve science de femme du peuple. Ses regards cherchaient aux murailles les images de dévotion que de tout temps les bons chrétiens ont aimé à suspendre en leur logis.

Deux faits nous sont restés de sa petite enfance. Une de ses tantes maternelles était morte. Son corps était dans la bière, et la famille affligée ne voyait pas sans douleur partir cette femme qui lui était encore nécessaire. Rose s'approche, prend sa tante par la main, l'appelle par son nom, la relève et la rend pleine de vie aux siens. Rose avait trois ans et le bruit de cette merveille se répandit rapidement.

Une autre fois, étant allée à la fontaine avec une petite amie, celle-ci eut le malheur peu rare de laisser tomber à terre sa cruche d'argile, qui cassa. Désolation et larmes ; mais Rose rassemble dans ses mains les débris du vase, les ajuste et rend intact à sa compagne l'ustensile jugé perdu.

On lui attribue aussi un changement de pain en roses,

comme à d'autres saintes franciscaines. Mais il est certain qu'elle conversait avec les oiseaux, les caressait et les nourrissait dans ses mains, comme l'avait fait Saint François.

A sept ans, elle se fit un ermitage d'un angle étroit de la chétive demeure paternelle, et elle y passa, dans la prière et l'austérité, une année entière, après laquelle sa santé défailloit. Pendant un an, elle resta entre la vie et la mort. Mais que les prudents du siècle ne triomphent pas trop vite d'un accident qu'ils jugent sans doute fort naturel. Pendant cette maladie, Notre-Seigneur vint visiter sa petite servante, fréquemment, la comblant de délices pour prix desquelles les sages de ce monde eux-mêmes feraient de fi leur sagesse. Puis au bout d'un an, la Vierge Marie guérit l'enfant, lui ordonna de revêtir les livrées du Tiers-Ordre franciscain, et de s'en aller prêcher à ses concitoyens l'horreur du péché, le retour à la vie chrétienne et à l'obéissance au Souverain Pontife.

Si étonnante que fut cette mission pour une fillette de dix ans, Rose se mit en devoir de l'accomplir. Vêtue de sa grossière tunique de Tertiaire, son frêle corps ceint de la corde, les pieds nus, les cheveux ramassés sous un voile, elle parcourt la ville, annonçant les justices de Dieu. On s'étonne, on se groupe pour l'écouter. Débordée et cachée par la foule, Rose monte sur quelque pierre ou quelque borne pour se faire voir et entendre de tous et souvent, ô prodige qui lui gagne les cœurs ! la pierre se soulève et soutient dans les airs le corps chétif de la petite inspirée.

Des miracles accompagnent ses brûlantes exhortations au bien. Mais surtout ses effrayantes austérités, qui font de sa chair puérile une victime sanglante, attirent sur ses auditeurs les grâces divines. A la voix de l'enfant, Viterbe se convertit...

Ce n'était là pourtant que la moitié de la mission de Rose, et sans doute la moins difficile. Les hommes tiennent moins au péché, c'est-à-dire aux passions de la chair, qu'aux passions de l'esprit, à leur jugement, à leurs préjugés, à leurs opinions politiques. Depuis plus d'un siècle l'Italie était divisée en deux partis, qui poussaient jusqu'à la lutte sanglante le désir de triompher. En face du parti national, qui sous la conduite du Pape, luttait pour conserver à la Péninsule son autonomie et à l'Eglise son indépendance et sa liberté, se dressait le parti des empereurs allemands, qui de défenseurs et de pupilles de la Papauté, s'en étaient faits dans un but d'ambition démesurée les adversaires et les oppresseurs. A la tête du parti allemand se trouvait alors Frédéric II. Il était redevable au Saint-Siège de sa couronne et de la conservation de ses Etats. Mais il avait oublié tous ses devoirs, trahi tous ses serments et même, disait-on, renié la foi du Christ. Ses armées avaient envahi le Patrimoine de Saint Pierre, en avaient ravagé la partie septentrionale. Le Souverain Pontife, Innocent IV, avait dû prendre le chemin de l'exil. Le parti nationaliste ou guelfe était pauvre ; il se composait surtout des gens du peuple, qui n'ayant rien à gagner à changer de maîtres, ne voulaient point voir le sol de la patrie foulé par des tyrans étrangers. Le parti impérialiste ou gibelin était au contraire puissant en hommes et en ressources, et les grands seigneurs, tous plus ou moins désireux de se tailler un domaine sur les biens patrimoniaux de l'Eglise, donnaient leur adhésion à l'empereur mécréant.

Rose, pauvre, croyante, était naturellement nationaliste. Et la mission qui lui était confiée par Dieu était précisément de faire rentrer ses concitoyens sous l'obéissance du Pape.

Chose étrange à ne la considérer qu'avec des yeux humains, mais qui semble toute simple à qui connaît la conduite de Dieu dans les événements de ce monde, ce fut la petite pauvre qui triompha du puissant empereur.

Après quatre années de prédication, les impérialistes n'eurent plus d'autre ressource que d'obtenir contre elle et sa famille un arrêt de bannissement. Elle partit une nuit d'hiver, accompagnée de ses pauvres parents. La route fut longue et pénible, sa grossière tunique de bure garantissait mal la petite sainte contre les morsures du froid très vif. Ses pieds nus, ensanglantés par les pierres et le gel, laissaient derrière elle une trace vermeille. Ses dignes parents, fiers de souffrir persécution pour la justice, emportaient avec eux tout leur avoir.

Au matin, ils arrivèrent à Soriano. Notre-Seigneur apprit alors à la fidèle enfant qu'il n'avait permis son exil qu'afin qu'elle put continuer à Soriano le ministère qu'il lui avait confié à Viterbe. Elle s'y mit sans tarder, et les fruits de son apostolat ne furent ni moins nombreux ni moins consolants que par le passé.

Cette mission ne fut d'ailleurs pas de longue durée. Le 5 décembre 1250, il lui fut révélé dans son oraison que l'impie Frédéric n'avait plus que quelques jours à vivre, et que la paix allait enfin être rendue à l'Eglise et à elle-même. Rose s'empressa de communiquer à ses auditeurs une nouvelle que l'évènement ne tarda pas à vérifier.

Débarassés du joug des impérialistes, les habitants de Viterbe songèrent à faire revenir parmi eux leur sainte compatriote. Mais ses hôtes n'y voulaient point consentir. La présence de Rose avait opéré tant de bien dans leur ville qu'ils formaient le dessein de l'y retenir toujours. Rose cependant leur demanda de ne pas s'opposer à la volonté divine, qui voulait qu'elle rentrât dans sa ville natale. Ils s'y résignèrent, non sans l'accompagner bien loin sur la route.

A Vittorichiano, une sorcière du camp des impérialistes retenait encore les âmes dans l'erreur et le péché par des artifices de magie. Une inspiration de Dieu conduisit Rose dans cette bourgade, où bientôt ses exhortations produisent les mêmes fruits de grâce qu'à Viterbe et à Soriano. Seule la malheureuse créature résiste à la

parole divine. L'enfant redouble de pénitences et d'austérités. Et les moyens de persuasion se montrant insuffisants à convertir cette pécheresse, elle demande à Dieu de manifester Sa Vérité par un miracle. Elle convoque la ville sur une place où elle fait préparer un immense bûcher. Sur ses ordres, on l'allume, et munie du signe de la Sainte Croix, elle y entre. Durant trois heures, on la voit se promener dans les flammes ardentes, le visage illuminé des splendeurs de l'extase, chantant et louant Dieu à haute voix. Emervillés d'un tel prodige, les habitants de Vittorichiano détestent leurs crimes, pleurent leurs péchés, et entourent Rose d'une délirante vénération.

Quant à la sorcière, les historiens ne savent pas exactement ce qu'elle devint. Les uns disent que, jetée à son tour dans le bûcher, elle y brûla sans un retard ; d'autres affirment qu'elle se convertit...

\* \* \*

De retour à Viterbe, Rose demanda son entrée au couvent qui employait son père. Elle n'y fut pas admise. Le monastère était pauvre, la charité refroidie ne lui donnait que d'insuffisantes aumônes, et l'on n'y vivait que de la dot des sœurs. Comme Rose n'en pouvait fournir, elle s'en vit fermer l'entrée. On rapporte qu'elle dit en souriant à la supérieure : " Vous ne me voulez pas vivante et vous serez bien heureuse de m'avoir morte ! "

Prophétie qui se réalisa à la translation du corps de la sainte, en 1258, de l'église paroissiale au monastère qui prit alors son nom, " SAINTE-ROSE. "

Rose n'avait qu'environ dix-sept ans, mais son œuvre était accomplie. Celui qui l'avait prédestinée l'appela à la récompense. Ce fut, à ce que l'on croit, le 6 mars de l'année 1252, qu'en murmurant les doux noms de Jésus et de Marie qu'enfant elle avait balbutiés, elle entra dans l'éternel repos.

Son corps qui était petit, mais bien fait et d'une beauté qui n'inspirait que vénération et pureté, fut inhumé à la mode des pauvres, sans cercueil, et dans une fosse où l'on jeta de la chaux vive. Précaution inutile, qui ne devait servir qu'à manifester le don de Dieu.

Car le Pape Alexandre IV, averti en songe par Rose elle-même qui lui apparut trois fois, fit ouvrir la tombe où le corps de la sainte fut retrouvé intact. Après six siècles, cette intégrité dure encore ; bien plus, en 1357, un incendie dévora l'église où repose sa précieuse dépouille ; il ne respecta pas les vêtements dont elle était couverte. Mais il ne toucha pas le corps sacré de la sainte enfant.

Rose de Viterbe a été solennellement canonisée par le Pape Callixte III en 1457. Son tombeau a été enrichi par les Souverains Pontifes et honoré de la visite des grands de la terre. Des miracles sans nombre ont acquis à la petite sainte la confiance des peuples...

Mais ce qui doit plus encore lui mériter notre confiance, c'est l'humilité qu'elle garde jusque dans la gloire des Elus.

Sa fête se célèbre au 4 septembre, jour de sa translation. A Viterbe et dans le martyrologe franciscain, on fait aussi mémoire d'elle au 6 mars, anniversaire de sa mort.

“ Seigneur qui avez daigné agréer au collège des vierges saintes la bienheureuse Rose, accordez-nous par ses prières et ses mérites de nous purifier de nos péchés et de jouir éternellement de votre Majesté. Par N.-S. Jésus-Christ. Amen. ”

V.-M.



Soyez miséricordieux à l'égard des pécheurs, faciles à pardonner, mortifiés dans votre manière de vivre, pauvres dans vos habits, doux dans votre langage, fidèles à Dieu et à votre devoir.

*Saint François. Lettre aux Min. Provinciaux*

# Le Tiers-Ordre dans la pensée

## des Papes

**A** une époque où les catholiques ne perdent aucune occasion de témoigner leur admiration, leur respect, leur soumission envers le chef suprême de l'Église, il semble qu'une cause ayant rapport aux intérêts des âmes et de la cité chrétienne, si elle est soutenue par le Vicaire de Jésus-Christ, doit être une cause gagnée. C'est pour cela qu'il m'a paru non seulement utile mais nécessaire, de mettre sous les yeux un aperçu au moins sommaire de la pensée des Papes sur le Tiers-Ordre de Saint François d'Assise.

Je dis, *le Tiers-Ordre de Saint François*, parce que s'il existe d'autres tiers-ordres établis à la suite et à l'instar du sien, ces tiers-ordres, en recevant des Papes leurs bulles constitutives, ont bien été en quelque sorte décrétés d'utilité publique ; mais c'est toujours sur le Tiers-Ordre type, fondé par le saint qui a reçu directement de Dieu pour ses œuvres des promesses de vie et de fécondité ; c'est sur celui-là que s'est concentrée et sans cesse manifestée la sympathie de l'Église et des chefs qui la gouvernent.

Comment se fait-il que le Tiers-Ordre ainsi patronné ne soit pas plus en honneur et qu'il se fasse autour de ce patronage des Papes, une sorte de conspiration de la sourde oreille ?

C'est tout simplement que le troisième Ordre fondé pour les gens vivant dans le monde s'appelle de son vrai nom : l'Ordre de la *Pénitence*. Ce seul mot qui est tout un programme vous donne la clef du mystère et l'explication de la vieille litanie que voici :

Le Tiers-Ordre ? Encore du nouveau... Nous avons maintenant autre chose.

Le Tiers-Ordre ? Une vieille machine usée et bonne à mettre à la réforme.

Le Tiers-Ordre ? De bonnes personnes qui jouent à la religieuse.

Le Tiers-Ordre ? Il n'y a que des servantes!

Le Tiers-Ordre ? Une société secrète de dévotes.

Le Tiers-Ordre ? Je ne peux pas le sentir.

Je ne me contenterai pas d'ajouter tristement à cette litanie : Seigneur ayez pitié d'eux.

Je veux essayer de lui donner un coup, dont elle ne se relève pas à vos yeux, et cela en me servant surtout des faits et gestes et des paroles mêmes des Souverains Pontifes.

## I

Le Tiers-Ordre... du nouveau,

Cela me rappelle cette boutane renouvelée de Louis Vuillot. Au retour de Lourdes le train passait à Avignon, en vue du Château des Papes. Quelqu'un expliquait à sa voisine qu'autrefois, pendant près de 70 ans, les papes avaient demeuré là : " Ah ! pensez-vous ! Si c'était vrai, on le saurait ! "

Le Tiers-Ordre, c'est du nouveau qui date de plus de 700 ans. Dans les 300 premières années de son existence, les papes, l'ont honoré de 109 bulles, et jusqu'à nos jours on en compte plus de 200.

A peine institué, le Tiers-Ordre franciscain envahissait toute l'Italie, et en quelques années il avait fait la conquête de l'Europe. Conquête est bien le mot, car depuis les têtes couronnées jusqu'aux humbles paysans, il était tellement en honneur que d'après les historiens et chroniqueurs on aurait compté ceux qui n'en faisaient pas partie.

Depuis Nicolas IV, le premier pape qui ait promulgué solennellement et confirmé la Règle du Tiers-Ordre et qui l'enchâssa le 18 août 1289 dans sa bulle "*Supra montem*" comme un joyau dans un cercle d'or, 40 papes s'en sont occupés. Deux conciles généraux, celui de Vienne en 1309 et celui de Latran en 1513, l'ont mis à leur ordre du jour

parmi les questions qui intéressent l'Eglise universelle.

Pie IX et Léon XIII au dix-neuvième siècle l'ont entouré de leur sollicitude ; Léon XIII en particulier lui a consacré 4 encycliques et il en a écrit ou parlé dans une centaine de brefs ou allocutions ; et Pie X, au zèle fait de lumière et de feu, continue la tradition ; c'est un fait.

Conclusion : Il n'est permis ni d'ignorer, ni surtout de laisser ignorer le Tiers-Ordre, dût-on s'exposer à y perdre un peu de sa bonne petite tranquillité.

## II

Le Tiers-Ordre, ... une vieille machine hors d'usage.

Pie IX, dans un bref daté de 1848, disait tout le contraire en se plaçant au point de vue de la sanctification personnelle : "*Nous statuons et déclarons que ce même Ordre a toujours été et qu'il est ENCORE saint, méritoire et conforme à la perfection chrétienne.*"

Au point de vue du bien public, voici quelques paroles de Léon XIII prises çà et là dans ses actes. — *Dites-le bien, répétez-le partout, c'est par le Tiers-Ordre que je veux relever la France — J'y reviens toujours, et j'en parle dans toutes les occasions ; c'est par le Tiers-Ordre et par l'esprit franciscain que nous sauverons le monde. — J'ai été réellement inspiré quand j'ai recommandé cette sainte institution, car le Tiers-Ordre est la vie chrétienne bien entendue. — Enfin : Ma réforme sociale à moi, c'est le Tiers-Ordre.*

La confiance de Léon XIII dans le Tiers-Ordre datait de plus loin que son élévation sur la chaire de Saint Pierre. Dans un discours qu'il prononçait en 1875, le cardinal Pecci, évêque de Pérouse, s'écriait : "*Les insensés du siècle vous diront que votre vénérable famille, (il parlait des tertiaires) est une réunion d'esprits étroits, une œuvre obscure, rétrograde et ne répondant nullement aux exigences des temps modernes. Mais vous, fermes dans vos pieux desseins, etc.*"

Arrive Pie X, comme pasteur, docteur, et conseiller suprême. Il connaît l'insuccès relatif de ses prédécesseurs. Des œuvres diverses et multiples destinées à atteindre les deux sexes, tous les âges, toutes les classes de la société, surgissent de toute part ; il en suscite lui-même. Va-t-il, dès lors, abandonner l'idée de restauration par le Tiers-Ordre ? Non, pour lui comme pour ses prédécesseurs, toutes ces œuvres sont bien des matériaux de premier choix pour la réédification de la vie chrétienne et pour la restauration de la société dans le Christ ; mais le Tiers-Ordre reste nécessaire. Il le regarde comme un bloc de fondation, comme une pierre faisant à la base le complément nécessaire des pierres d'angle que sont le Christ et l'Évangile et qui reste, quand les œuvres s'écroulent pour être remplacées par d'autres mieux appropriées aux circonstances.

*“ Ah, le Tiers-Ordre, disait-il à un religieux franciscain, si on avait su l'organiser conformément aux desseins de Léon XIII ! ... Continuez quand même et créez partout des Fraternités ! ”*

Mgr Delamaire aime à dire qu'il connaît là-dessus la pensée de Pie X : “ Quiconque s'approche du Pape peut la connaître, sa pensée sur le T.-O. : je l'ai lue moi-même dans ses yeux ! ”

*(A suivre.)*

MGR CHICHY  
Vic. gén. de SAINT-DIÉ



QUE de chrétiens pleurent sur les malheurs temporels, et sont insensibles à la perte spirituelle de leurs âmes ! On a horreur de se trouver auprès d'un corps mort, et on se p'ait journellement dans la société des pécheurs.

*Saint Ant. de Padoue, xxxij. Sermon de Carême.*



LES ANCIENS RÉCOLLETS

## LE PÈRE GABRIEL DE LA RIBOURDE

COMMISSAIRE PROVINCIAL

(Suite.)

**L** n'y aurait rien d'étonnant à ce que le Père de la Ribourde se soit rendu au fort de Catarakoui en compagnie de La Salle auquel Frontenac donna le commandement du nouveau poste, ainsi que nous l'apprend Leclercq. (1) La Salle lui-même dans sa requête de 1675 adressée à Colbert, dit " qu'il y a commandé quelque temps. " (2) Leclercq ajoute " qu'il y demeura près d'un an. " (3) Il passa ensuite en France à l'automne de 1674, et sollicita pour lui-même la concession du fort. Il promettait : " d'entretenir le dit fort, le mettre en meilleure défense, y avoir une garnison aussi nombreuse que celle de Montréal... quinze ou seize travaillants durant les deux premières années pour défricher et cultiver les terres, le pouvoir d'artillerie, armes et munitions nécessaires... de donner des concession à tous ceux qui voudront s'y établir... d'y attirer le plus grand nombre de Sauvages

---

(1) *Premier établissement de la foi*, vol. II p. 117.

(2) Margry, *Mémoires et documents inédits*, vol. I, p. 238.

(3) *Premier établissement de la foi*, vol. II, p. 117.

qu'il se pourra... d'y bâtir une église quand il y aura cent personnes et cependant (en attendant) d'y entretenir dès à présent un ou deux religieux récollets pour y faire le service divin et y administrer les sacrements... "(1)

Le roi agréa la demande de La Salle et le 13 mai 1675 il lui délivra ses lettres patentes et des lettres de noblesse. (2) Les conditions de cette concession du roi sont à peu près celles proposées par La Salle. Pour ce qui regarde l'église, elle devra être construite dans six ans au plus tard.

Muni de ses titres, La Salle revint au Canada en juin 1675, avec Mgr de Laval et les Récollets Chrestien Clercq, Louis Hennepin, Luc Buisset et Zénobe Membré.

Pendant ce temps le Père de la Ribourde avait ouvert sa mission du fort pour les Français qui s'y trouvaient et pour les sauvages qui venaient se fixer aux alentours. Frontenac témoigne de son zèle quand il dit, dans sa lettre du 14 novembre 1674 au roi: " Je me suis acquitté de l'ordre par lequel vous me prescrivez de continuer à exciter les Jésuites, le séminaire de Montréal et les Récollets à prendre de jeunes sauvages pour les instruire à la foi et les rendre sociables. Les derniers (les Récollets) ne demandent pas mieux et s'efforcent de le faire dans la maison de Catarakoui où ils feront assurément du progrès... "(3)

Le roi confirma cet établissement par ses lettres patentes données à Saint Germain-en-Laye le 12 mai 1678. Réveillaud en a publié les principaux passages dans: *l'Histoire chronologique de la Nouvelle-France*, p. 193.

Ayant passé deux ans au fort de Catarakoui, le Père de la Ribourde dut quitter ce poste et revenir à Québec à l'automne de 1675, alors que les Pères Léonard Duchesne et Luc Buisset allèrent le remplacer. Ils reçurent de Mgr de Laval, le 1<sup>er</sup> octobre 1675, les pouvoirs

(1) Margry, *Mémoires et documents inédits*, vol. 1, p. 278 et seq.

(2) Id. *ibid.* pp. 281, 283, 286.

(3) Lettre citée par B. Sulte, *Hist. des Canadiens-Français*, vol. v. p. 40.

de remplir au fort Catarakoui toutes les fonctions du ministère paroissial. (1) Le Père de la Ribourde retrouva pour quelque temps les douceurs de la vie conventuelle à Notre-Dame-des-Anges.

Au printemps de 1676, le 21 avril, le définitoire de la Province de Saint-Denys, réuni à Saint-Germain-en-Laye, nomma le Père de la Ribourde gardien du couvent de Notre-Dame-des-Anges et choisit pour successeur au Père Eustache Maupassant, dans la charge de Commissaire Provincial, le Père Juvénal Cointreau, définiteur de la Province de Saint Antoine d'Artois. Mais celui-ci tomba malade et dut renoncer au voyage. Ce contretemps nécessita une nouvelle élection qui eut lieu le 1<sup>er</sup> mai 1676. Le Père Potentien Ozon fut élu Commissaire Provincial. (2) C'était un religieux de haute capacité et de grande vertu, qui avait déjà passé quelques mois au Canada, l'année précédente, en qualité de visiteur général de la mission.

Son élection comme Commissaire Provincial ne paraît pas avoir modifié la situation du Père de la Ribourde comme supérieur du couvent de Québec. Il remplit cette charge jusqu'au mois de septembre 1677.

A cette date arriva à Québec le Père Valentin Le Roux, (3) religieux de grand mérite. Le Père Le Roux avait été élu au printemps de 1677, (4) aux charges de gardien du couvent de Québec et de Commissaire Provincial. Plusieurs documents établissent qu'il remplit en effet ces deux charges.

---

(1) Archives de l'Archevêché de Québec, registre A. fol. 19

(2) Tous ces détails sont tirés de *l'Histoire chronologique de la Province de Saint Denys* chap. XXII.

(3) Leclercq, *Premier établissement de la foi*, vol II, p. 125.

(4) Sans nul doute a « l'assemblée du définitoire tenue au couvent de Saint Denys le 13 mai 1677. » C'est la première réunion capitulaire de l'année. Il y en eut une autre à Paris le 6 août, mais elle eut lieu probablement après le départ du P. Le Roux. *Histoire chronologique de la Province de Saint Denys*. Additions de 1676. à 1686, Bibliothèque Nationale, Paris.

Le Père de la Ribourde reprit sa vie de missionnaire, peu après l'arrivée du Père Le Roux. Il desservit les Trois-Rivières depuis le mois d'octobre 1677 jusqu'à la fin de février 1678. Il succédait au Père Martial Limozin. Le Père de la Ribourde commence par inscrire dans le registre paroissial deux baptêmes administrés par le Père Martial le 29 et le 30 septembre 1677. Le 17 novembre suivant il inscrit le premier baptême fait "par moi frère Gabriel de la Ribourde Récollet faisant les fonctions de curé." Il inscrit encore lui-même les actes des 25 et 28 octobre; un autre acte du 28 et un du 30 novembre sont aussi du Père de la Ribourde, ainsi que ceux du 21 janvier et du 21 février; mais ils sont tous inscrits par le Père Xiste Le Tac. L'acte du 30 novembre 1677 est le baptême de Jean-Baptiste Gautier de Varennes, fils de René Gautier de Varennes, gouverneur des Trois-Rivières, et de Marie Boucher. Cet enfant devint prêtre et fut ordonné le 3 décembre 1609 (1)

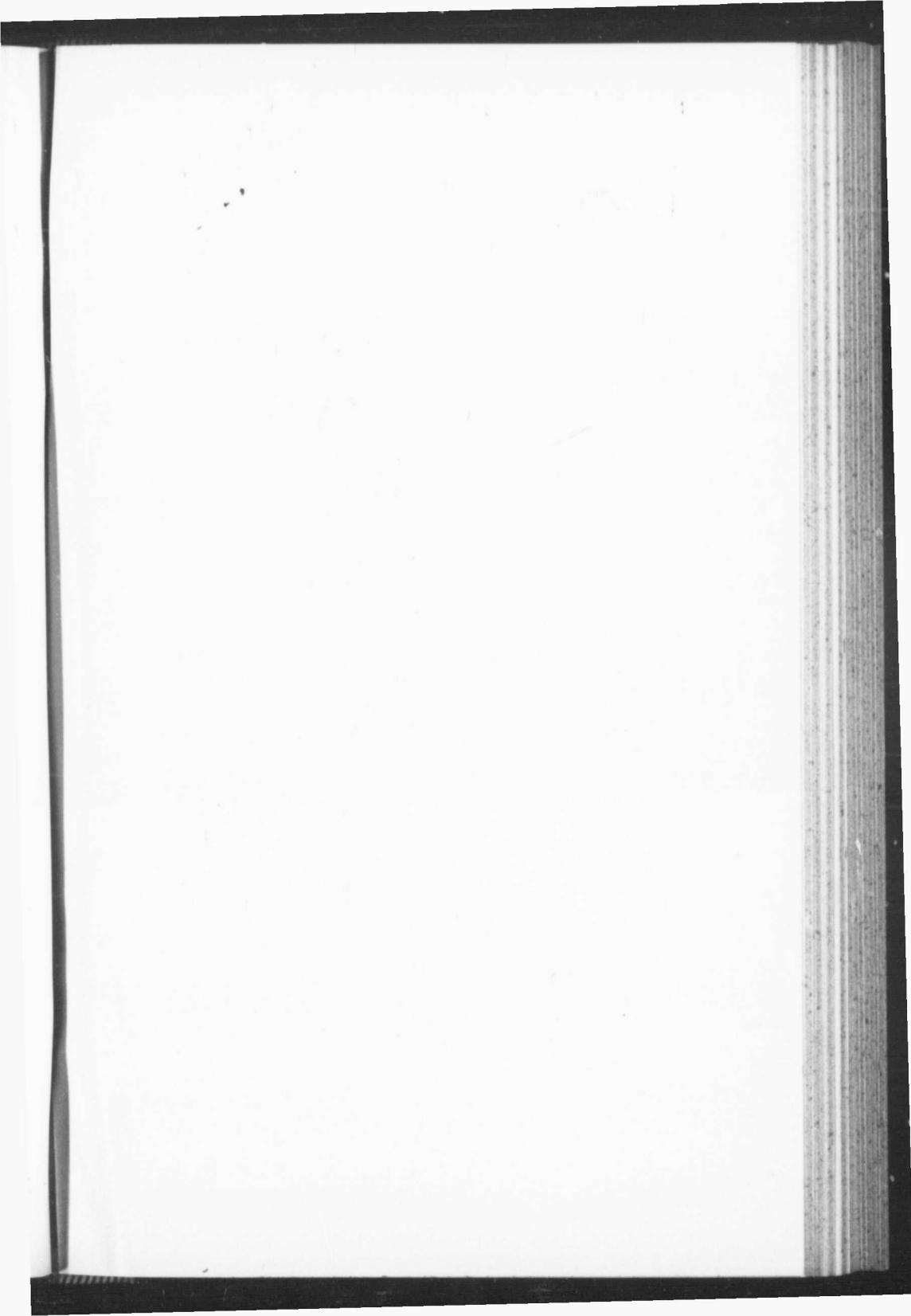
Durant son séjour aux Trois-Rivières, le Père Gabriel de la Ribourde dut faire des missions dans le district de ce gouvernement, car nous constatons son absence de l'endroit par le registre paroissial. Ainsi, le 17 janvier 1678, le Père Zénobe Membré baptise un enfant né le 8 du même mois. Le 6 février le Père Xiste Le Tac écrit que "faisant les fonctions curiales aux Trois-Rivières à défaut du R. Père Gabriel de la Ribourde," il a administré un baptême du côté de Nicolet. Mais le Père de la Ribourde revint ensuite aux Trois-Rivières, puisqu'il y baptise le 21 février 1678. C'est son dernier acte en cet endroit, où il fut remplacé par le Père Le Tac.

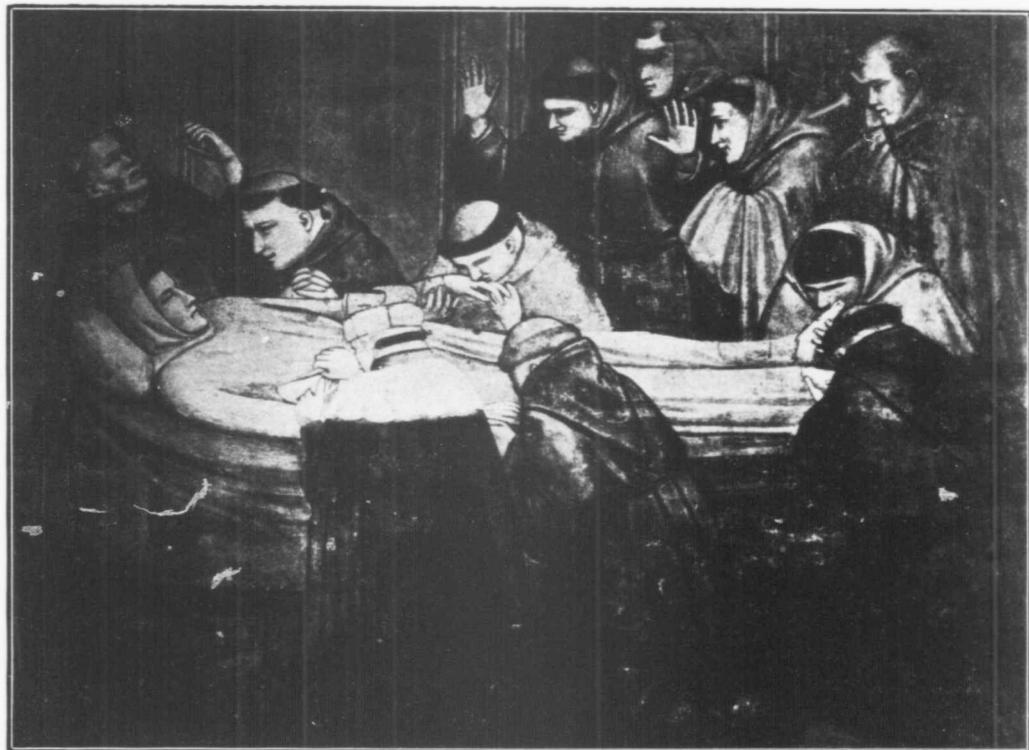
(à suivre.)

FR. ODORIC-M., O. F. M.

(1) Langevin, *Notice sur Mgr de Laval*, p. 275.







VÉNÉRATION DES SS. STIGMATES

GIOTTO



## Les Sacrés Stigmates

NEL CRUDO SASSO! ...

*« Si quis vult venire  
post me, abneget se-  
metipsum, tollat cru-  
cem suam et sequa-  
tur me. »*

Prosterné dans la nuit, il priaît solitaire,  
Sur le roc, à l'abri des vieux chênes tordus.  
Le silence et la paix enveloppaient la terre ;  
Et lui, François, priaît et pleurait son Jésus !  
Ses deux bras amaigris croisés sur sa poitrine,  
Il plongeait son regard dans l'horizon sans fin,  
Quand, pour marquer sa chair d'une empreinte divine,  
Du fond des cieus vola, rapide, un Séraphin.  
Et sur son front blémi parut une lumière,  
Auréole d'amour dont l'éclat dure encor :  
Sur l'Alverne, François en cherchant le Calvaire  
A trouvé pour jamais un immortel Thabor,

.....

Ainsi tu vas, courbé, vers la montagne sainte,  
Toi, dont l'âme pour Dieu de courage s'est ceinte ;  
Tu gravis le rocher escarpé des douleurs.  
Fuyant l'éclat bruyant de la terrestre fête,  
Tu vas, pour contempler ton Dieu, tel le prophète,  
En faisant ton plaisir d'amertume et de pleurs.

Le chemin sera long ; car bien haute est la cime  
 Dont le pied, dans l'obscur, marque l'humain abîme.  
 Il te faudra pourtant marcher, toujours plus las,  
 Tout ployé sous l'effort ; tandis que descend l'ombre,  
 Tu verras s'allumer des lumières sans nombre,  
 Et songeras peut-être à retourner là-bas ! ...

Et lorsque, loin de toi — comme s'éteint un phare —  
 Les cris, les chants joyeux et les bruits de fanfare,  
 Tout aura disparu ; lorsque, tremblant de froid,  
 Des passions en feu tu verras la tempête —  
 Pauvre isolé ! — venir s'abattre sur ta tête.....  
 Prends garde de céder dans un suprême effroi !

Mais va... Monte plus haut, fais ton âme plus seule ;  
 Etouffe jusqu'aux cris de la nature veule,  
 Dont l'ultime idéal est fait de volupté.  
 Dans la glace des eaux l'acier rougi se trempe ;  
 Le chêne sous le vent plus solide se campe,  
 Et l'homme est vraiment fort qui nous dit : " J'ai lutté ! "

Enfin, sur le sommet de ce Calvaire horrible,  
 Sur le roc vif et nu d'un abandon terrible,  
 Prosternant ton corps las, sans soupir et sans cri,  
 Lorsque tu seras mort à tout ce que l'on aime,  
 Au monde, à tes amis, aux plaisirs, à toi-même,  
 Alors tu recevras les Stigmates du Christ.

Fr. Henry KœHLER, O. F. M.





## NOUVELLES DE ROME

**C**onsécration d'un évêque. — S. E. le Cardinal Falconio qui avait célébré avec ses frères la fête du glorieux Saint Antoine de Padoue, revint peu après au Collège généralice pour une autre cérémonie et une nouvelle fête ; la consécration épiscopale du nouvel évêque de Mostar, en Herzégovine. Le T. R. P. Louis Misiç, Provincial de Bosnie, ainsi élevé à l'épiscopat, est né en 1859 ; entré dans l'Ordre franciscain en 1874, il fut ordonné prêtre en juillet 1883. Porteur d'une belle paire de moustaches, ainsi que ses deux compagnons, car dans les pays balkaniques cet ornement viril fait partie du costume national des hommes, le T. R. Père en quelques jours gagna tous les cœurs par sa simplicité, sa piété et son esprit vraiment séraphique. Donc le 18 juin, un mardi, Son Em. le Cardinal Falconio, assisté de deux évêques franciscains, Mgr Ghezzi et Mgr Gennaro, évêque de Jéricho et vicaire apostolique du Hou-pé oriental, consacra le nouvel évêque.

Dans l'assistance aux premiers rangs, on voyait S. G. Mgr Modeste Everaerts, O. F. M., vicaire apostolique du Hou-pé occidental, le R<sup>me</sup> Père Général, son Exc. l'Ambassadeur d'Autriche auprès du Saint Siège, le R<sup>me</sup> Dom Bastien, bénédictin, visiteur apostolique des diocèses de l'Herzégovine et d'autres personnages de ces régions balkaniques. Ce fut une grande joie pour tous de recevoir la

première bénédiction de ce digne fils de Saint François qui va continuer dans son pays, évangélisé depuis des siècles par les missionnaires franciscains, les traditions de ses intrépides prédécesseurs. Sa Grandeur ne voulut point nous quitter avant d'avoir célébré, avec nous en famille la fête de son patron, le 21 juin. Tous nos vœux l'accompagnent et, pour le bien du diocèse qui lui est confié, nous lui disons : *Ad multos annos !*

Mort d'un évêque — Le lendemain du sacre de Mgr Misiç, on annonçait la mort d'un de ses collègues et compatriotes, Mgr Mariano Markoviç, évêque titulaire de Danaba et administrateur apostolique du diocèse de Banjaluka en Bosnie. Né à Dolac en 1840, entré dans l'Ordre franciscain en 1856, il était évêque depuis 1884.

Evêques Missionnaires. — A Saint-Antoine, les étrangers ne manquent pas et de même que Rome est preuve vivante de la catholicité de l'Eglise, notre maison témoigne de la catholicité de l'Ordre. De toutes les régions les Frères Mineurs viennent au centre vénérer le successeur de Saint François et recevoir ses conseils et ses directions. Dernièrement, on y voyait arriver le Préfet apostolique de Tripoli, reçu partout, en Italie, par des acclamations et des manifestations triomphales; puis ce furent des Pères du Chili venus avec le pèlerinage de leurs compatriotes en Terre-Sainte; leur passage fit sensation à Rome et fut l'occasion de réceptions officielles de la part des personnages diplomatiques; ensuite des religieux venus de Constantinople et du Montenegro purent nous parler, en témoins oculaires, des événements qui se passent actuellement dans ces régions.

La situation en Chine. — Ces pèlerins furent remplacés au Collège par les Vicaires apostoliques du Hou-pé, Mgr Modeste Everaerts et Mgr Gennaro.

Le premier est à la tête du florissant vicariat confié à nos Pères Belges. Missionnaire en Chine depuis 40 ans, il n'était jamais revenu en Europe. Aussi modeste que son nom, le vénérable évêque à belle barbe blanche fut tout

surpris des attentions toutes spéciales que le Saint Père lui témoigna, lorsque admis en audience il put faire le récit authentique des derniers évènements qui bouleversèrent le Céleste Empire. Grâce, en effet, à l'intervention des missionnaires, dans son vicariat les Tartares ne furent pas massacrés, comme ailleurs, et des milliers de familles furent épargnées. Toutefois, chassées de leur milieu et sans travail, ces milliers de personnes sont actuellement à la charge de la Mission. L'évêque a maintenant besoin d'aumônes et de ressources pour entretenir tout ce monde, en attendant qu'il puisse organiser quelque travail tant soit peu rémunérateur, ce qui, vu les conditions faites au pays par la Révolution prendra quelques années. Mais, au point de vue spirituel, quelle magnifique moisson ! Quelle précieuse conquête pour l'Eglise et pour le ciel !

Mgr Gratien Gennaro, au Hou-pé oriental, a été plus éprouvé par la Révolution qui avait précisément son centre chez lui, à Han-kow et à Wou-chang, villes tour à tour prises et reprises par les impérialistes et par les républicains. Sa Grandeur y compte bien des ruines que, maintenant, il s'agit de relever. Toutefois, jusqu'à présent le nouveau gouvernement semble vouloir favoriser et les étrangers et la religion ; s'il tient ses promesses, une ère nouvelle sera inaugurée en Chine ; le mouvement des conversions déjà bien commencé durant ces dernières années ira s'accroissant. C'est ainsi que de tous les évènements Dieu sait tirer le bien de ses élus.

ROMANUS.



L'homme perd misérablement tout ce qu'il laisse en ce monde, tandis qu'il emporte avec lui le fruit de la charité et des aumônes qu'il a faites, pour lesquelles il recevra de Dieu une abondante récompense.

*Saint François, 2e lettre aux Fidèles.*



## Chronique franciscaine

A TRAVERS LE MONDE

### Les « coups de Saint Pascal »

Le 27 du mois de mai dernier, une de ces catastrophes si communes de nos jours désolait la ville de Villaréal, où vécut le Saint de l'Eucharistie et où se trouve son tombeau. Une salle de cinématographe devenait la proie du feu ; 80 personnes périsaient dans les flammes et un nombre bien plus considérable étaient grièvement blessés. Le couvent des Frères-Mineurs, le couvent de Saint Pascal, ouvrit toutes grandes ses portes aux victimes, qu'aucun hôpital n'était assez vaste pour recevoir.

Mais on put constater à cette occasion que le fait merveilleux attribué aux reliques de Saint Pascal Baylon, savoir les coups qui retentissent dans sa châsse à l'approche d'un événement heureux ou malheureux, n'était pas légendaire. Le R. P. Gardien du couvent de Villaréal a attesté que dans les jours qui précédèrent le sinistre accident, la châsse du saint a retenti des coups miraculeux. La suite devait en donner la signification.

### Les tertiaires catéchistes

À Totana, Espagne, le jour de l'Ascension, fut célébré une fête originale, en l'honneur des catéchismes que sous la direction des Pères Capucins, les Tertiaires donnent aux enfants pauvres. Après un triduum préparatoire, eut lieu la cérémonie religieuse où communierent huit cents enfants, élèves de l'œuvre. Suivit un déjeuner, servi par les catéchistes à deux cents enfants pauvres. Dans l'après-midi, une procession où figuraient plus de mille enfants quitta l'église conventuelle pour se rendre à l'église paroissiale. Les enfants, chantant des hymnes et des cantiques et tenant des rameaux de fleurs dans leurs mains,

entrèrent dans l'église et après avoir renouvelé les promesses de leur baptême, ils offrirent leurs fleurs à la T. S. Vierge.

### Croisade de la modestie chrétienne

Suivant l'exemple donné par un grand nombre de Tertiaires Françaises, appartenant pour la plupart à la haute société, les dames Espagnoles viennent d'entreprendre une CROISADE DE LA MODESTIE CHRÉTIENNE.

L'inauguration de ce mouvement s'est faite par des fêtes solennelles en l'honneur de la T. S. Vierge Marie, dans l'Espagne toute entière, et les meilleurs prédicateurs avaient été invités à rappeler aux dames et demoiselles les salutaires exigences de la pudeur et de la modestie.

L'appel a été entendu, et des congrégations entières d'Enfants de Marie se sont affiliées à la Croisade, résolues à proscrire de leur toilette le luxe et les modes licencieuses et à lutter pour l'extension du mouvement. C'est en l'honneur de la Reine du ciel que les Espagnoles prétendent faire campagne et sans nulle doute l'Immaculée bénira leur zèle pour la gloire de son divin Fils. Quand les femmes comprennent leur devoir... !

### Au Congrès de Linz (Belgique)

Deux vœux approuvés par acclamation : Chaque Fraternité, autant que possible, s'associera à une œuvre sociale ou charitable : protection des servantes, bonne presse, &... afin de se tenir au courant de la vie active et de gagner dans l'estime publique.

Chaque Tertiaire doit : 1. reconnaître la terrible importance de l'irrégion répandue dans le pays par la mauvaise presse, ennemie du Christ. — 2. être conscient et convaincu de l'absolue nécessité de combattre à outrance cet ennemi. — 3. s'informer enfin de la manière la plus efficace de combattre la mauvaise presse et de propager la bonne.

L'orateur qui proposa ce dernier vœu est un religieux Prémontré. Il rappela à ce propos la parole significative de S. S. Pie X : C'est en vain que vous bâtirez des églises et des écoles, que vous

fonderez des missions et toutes sortes de bonnes œuvres, si vous ne vous préoccupez pas avant tout de la presse, si vous ne remplacez pas les mauvaises feuilles par des bonnes...

Une parole du même orateur fut très applaudie: « Vous autres Tertiaires, vous êtes de par votre vocation des... BATAILLEURS... » Après le rôle qu'ils ont joué durant les dernières élections, nul ne contestera ce titre aux Tertiaires... Belges.

### Encore et toujours la bonne presse

☉ Porto-R'ico, île de l'archipel des Antilles, les Tertiaires se sont résolues à suivre les désirs du Pape et à promouvoir de toutes leurs forces la Bonne Presse. Elles ont fondé une bibliothèque et une œuvre de distribution de publications religieuses.

### Le repos dominical et le T. O.

☉ Grenade, toujours en Espagne, où décidément les Tertiaires sont pleinement entrés dans le mouvement de réforme sociale inspiré par les Papes, nos frères et nos sœurs se sont coalisés pour faire observer le repos dominical dans la ville. Ils ont résolu de ne rien acheter ni vendre le dimanche, et de ne rien acheter, même les jours de semaine, dans les boutiques et magasins qui ne fermentaient pas le dimanche.

L'effet fut immédiat, et les magasins qui ferment deviennent de plus en plus nombreux, au grand contentement des employés...

Idée originale et preuve nouvelle de ce que peuvent faire les Tertiaires, quand ils le veulent.

### CANADA

#### Pèlerinage des Frères du T.-O. à la bonne Sainte-Anne

**L**E samedi soir, 27 juillet, six cents hommes environ prenaient à la gare du Grand Nord le train qui devait les emmener au sanctuaire de la Bonne Sainte-Anne. Rapide fut l'aller et rapide le retour. La piété ne manqua pas non plus. Ce fut un beau et grand spectacle de voir, au matin du dimanche 28, ce fier bataillon péné-

trer dans la Basilique. Les voix mâles faisaient retentir les échos de la Côte et montaient dans l'air frais comme un acte de foi et de confiance. Outre les exercices habituels, un Chemin de Croix simple, pratique et émouvant vint encorer animer notre ferveur.

Tous rentrèrent heureux de leur pèlerinage, en se disant : A l'année prochaine, et plus nombreux encore ! . . .

### Dans nos Couvents

La fête de la Portioncule, malgré les années et les concessions pontificales qui réalisent de plus en plus le désir de Notre Séraphique Père : « Je veux des âmes et non pas des années, » reste toujours la grande célébrité franciscaine qui attire dans nos églises les foules avides de prières et de pardon.

A Montréal, après une pleine journée consacrée au gain de nombreuses indulgences, Sa Grandeur Monseigneur l'Archevêque est venu, selon sa paternelle habitude, donner le salut de clôture. A la vue de cette foule immense et recueillie qui débordait de l'église et de ses tribunes, le vénéré Pasteur, que tant de douloureuses préoccupations affligent, s'est senti réconforté, et il a exprimé sa joie par d'apostoliques paroles adressées à *ses frères du Tiers-Ordre* : paroles de félicitation et d'encouragement qui ont fait une vive impression sur un auditoire bien préparé par les saintes émotions de la journée à goûter les choses de Dieu.

### Québec. — Couvent des SS. Stigmates : Ordinations et premières messes

Il ÉTAIT grande fête le 25 juillet au couvent des RR. PP. Franciscains : Mgr Bégin, le vénéré archevêque de Québec, y conférait les ordres sacrés à plusieurs frères étudiants, sous les yeux attendris de leurs parents et amis, venus nombreux prendre leur part des joies et des douces émotions de ce grand jour.

Les élus de Dieu étaient pour :

*La tonsure*, les FF : Apollinaire Gagnon, Urbain Cloutier, Alexis Auger, Gonsalve de Bellaing ; *Les Ordres Mineurs*, les FF : Hydulphe Vinel, Ildéfonse Rivard, Hilaire Gamache ; *le Diaconat*, les FF : Laurent Konieczka et Florian Luchowski, deux fils de la

catholique Pologne, appartenant à la province franciscaine de Green-Bay, Wis., aux Etats-Unis ; et enfin, *la Prêtrise*, les FF : Godefroy Daniel, Marie-Ludovic Maltais et Prosper-Marie Durand.

Ceux de nos lecteurs qui ont eu le bonheur d'assister à une ordination, savent combien en est touchante la liturgie ; ils savent aussi qu'une émotion toute particulière se dégage de la cérémonie de l'imposition des mains aux nouveaux prêtres, qui leur est faite d'abord par le prélat, puis par chacun des prêtres présents.

Ces privilégiés de la grâce, montaient le lendemain pour la première fois à l'autel ; le P. Godefroy, dans l'Eglise même du couvent, assisté du R. P. Raymond-Marie, définitéur. Après l'Evangile, le R. P. Jean-Joseph, commentait avec tout son talent et aussi tout son cœur, cette parole de l'Ecriture : « Quid retribuam Domino pro omnibus quæ retribuit mihi ? Que rendrai-je au Seigneur pour tous les biens dont il m'a comblé ? »

Le même jour, le P. Prosper-Marie, assisté du R. P. Alexandre, disait sa première messe dans la Chapelle conventuelle des Franciscaines Missionnaires de Marie, tandis que le P. Marie-Ludovic, heureux d'associer à sa joie une sœur bien-aimée, immolait l'Agneau sans tache dans la chapelle des Ursulines, de la rue du Parloir, assisté du R. P. Berchmans, gardien.

Cette belle journée se termina dans la joie et l'action de grâces.

## ETATS-UNIS

### Manchester, N.-H.

**D**U 7 au 14 juillet, nos deux fraternités de la paroisse Sainte-Marie ont eu le bonheur de la visite canonique. Le visiteur fut un des nôtres, un Canadien de la Nouvelle-Angleterre, le R. P. Simon-Joseph Archambault, du couvent de Montréal. Malgré la chaleur écrasante, tous les Tertiaires se sont fait un devoir de se presser chaque soir autour de la chaire de vérité pour entendre la parole édifiante et si apostolique du Père.

Cette parole et ce zèle portèrent leur fruit. A la cérémonie de clôture qui fut des plus imposantes, 35 novices firent leur profession et 24 personnes prirent le saint habit. Nous sommes maintenant près d'un millier de Tertiaires.

*Sr Secrétaire*



## La Nativité de la Sainte Vierge

Roses, fleurs de la terre ; étoiles, fleurs des cieux ;  
    Brises du soir, soleil, aurore,  
Doux parfums, purs rayons, accords délicieux,  
    Soyez plus doux, plus purs encore,  
Et célébrez plus haut le Seigneur glorieux !

Car voici naître enfin la Reine des merveilles,  
    Astre pour les cœurs égarés ;  
Aurore du soleil qu'attendaient dans leurs veilles  
    Les saints prophètes éplorés,  
Quand la voix du Très-Haut tonnait à leurs oreilles.

Voici naître la fleur aux parfums bien-aimés ;  
    La fleur des fleurs à jamais belle,  
Dont le miel nourrira tous les cœurs affamés ;  
    L'Eve au Seigneur toujours fidèle,  
Délivrant de leurs maux les sujets opprimés.

Le Seigneur s'est calmé dans sa bonté profonde,  
    Et les cieux ne sont plus d'airain ;  
Voici que de nouveau son amour nous inonde ;  
    Sur la terre il sème le grain  
D'où sortira l'Épi qui doit nourrir le monde.

En vain le noir démon croyait tout conquérir :  
 De nos péchés le poids immense  
 Nous entraîne vers lui. Dieu pour nous secourir  
 Mettra son Sang dans la balance :  
 Voici naître Marie, et la mort va mourir !

○ berceau de Marie ! Obstacle infranchissable  
 A tous les efforts de l'enfer !  
 Quelle force est en toi, fragile grain de sable  
 Qui suffis à borner la mer ?  
 C'est la force de Dieu, la force impérissable !

Car, frêle et cher berceau, tu renfermes déjà  
 Des grâces hors de tout atteinte.  
 Voyant, pure du mal où l'homme se plongeait,  
 Marie enfant et déjà sainte,  
 Déjà le ciel charmé dit : *Ave, Maria !*

Et nous aussi, pécheurs, nous saluerons Marie !  
 Le jour de sa Nativité  
 Fut un jour de pardon pour la terre flétrie ;  
 Jour heureux ! où l'humanité  
 Vit finir son exil de la sainte Patrie.

LOUIS VEUILLOT.





UN CONFLIT  
AU SAINT SÉPULCRE

Depuis les Croisades jusqu'à la restauration du patriarcat latin de Jérusalem, en 1848, les Franciscains furent seuls, non-seulement à garder au nom de l'Eglise et souvent au prix de leur sang - tous les sanctuaires de la Terre Sainte; non-seulement à y recevoir et guider les pèlerins, mais aussi à régir et à enseigner le petit troupeau fidèle des Arabes catholiques latins. Aujourd'hui encore, on les retrouve partout à leur poste séculaire, priant et veillant au maintien des droits traditionnels et incontestables de l'Eglise romaine, dont ils sont les humbles représentants. Ces droits leur sont souvent contestés. Il ne se passe pas d'année qu'ils n'aient, ici ou là, surtout à Bethléem et à Jérusalem, à repousser les tentatives des schismatiques. Récemment encore la basilique du Saint Sépulcre était le théâtre d'un nouveau conflit.

Singulière et lamentable est la condition de ce vénérable sanctuaire. Les Turcs prétendent bien en être les propriétaires et les maîtres. Aussi les portiers sont-ils des musul-

mans, descendants directs de ceux auxquels Saladin confia la garde de l'édifice : deux branches de la même famille ont le droit, l'une de garder la clef des portes, mais non de s'en servir; l'autre, d'ouvrir les portes, mais non d'en conserver la clef. Les autorités turques ne reconnaissent officiellement le droit de célébrer leurs offices dans la basilique qu'aux *Latins*, représentés par les « Frères de la corde » c'est-à-dire les Franciscains, aux *Grecs* schismatiques et aux *Arméniens* également schismatiques.

Moyennant une rétribution, plus ou moins considérable selon la dignité de la fête qu'elles célèbrent, ces trois communautés, latine, grecque et arménienne, dont les représentants sont condamnés à vivre enfermés dans les dépendances de la Basilique, ces trois communautés peuvent *seules* réclamer des portiers musulmans l'ouverture des portes. Mais pour ces ouvertures, comme pour la célébration des offices, il a toujours été admis que les Franciscains ont un droit de priorité, toujours jusqu'en ces derniers mois.

Dans l'après-midi du samedi 13 avril, veille de *Quasimodo*, les Grecs, éternels envahisseurs, tentèrent de mettre obstacle à l'exercice de ce droit des Latins; bien plus, ils prétendaient procéder à l'ouverture de la porte *avant* les Franciscains. Ceux-ci leur opposèrent une résistance inébranlable. Rien ne put la fléchir. Il fut proposé de faire ouvrir par les soldats turcs, mettant ainsi hors de cause Grecs et Franciscain. Ç'eût été créer un précédent, gros de conséquences pour l'avenir.

Les Franciscains n'acceptèrent pas ce compromis qui eût porté atteinte au droit si important de priorité historique et liturgique dont ils sont depuis près de sept siècles les héroïques et fidèles défenseurs. Les Grecs, de leur côté, rejetèrent aussi cette proposition : ils comptaient sur leurs intrigues habituelles pour remporter la victoire. A leur perversité, à leur mauvaise foi et à leur duplicité, les Franciscains ne répondent que par une patience énergique et inlassable. Toute l'après-midi du samedi jusqu'à dix heures du soir, le Rév. Père Président de la communauté franciscaine du

Saint Sépulcre, un breton de France, le Secrétaire et le drogman de la Custodie de Terre Sainte, demeurèrent devant la grande porte fermée de la Basilique, affirmant par leur attitude ferme et digne la résolution de ne rien céder des droits séculaires de la Sainte Eglise Romaine. Cette fière conduite eut au moins le résultat de conserver aux Latins le droit de priorité pour les ouvertures de la Basilique. Sans doute, ce droit, dans la circonstance, n'a pu être exercé ; mais les Grecs n'ont pas davantage réussi à faire l'ouverture projetée ; ils ont dû par suite omettre l'entrée solennelle de leur Patriarche et la célébration de leurs vêpres pontificales.

La France, protectrice officielle des Lieux-Saints, a, dans la personne de son éminent, distingué et catholique Consul Général, M. Gueyraud, pris en main la cause des Franciscains et la revendication des droits de l'Eglise. Espérons que bientôt ces droits seront solennellement reconnus ; que cette cause, une fois encore, sortira du combat victorieuse, à la gloire des Franciscains, de la France, de l'Eglise et de Dieu.

ABOUNA FRANCIS



Ce qu'on pense du T.-O.

### Orientation

De nos jours, on ne peut s'empêcher de reconnaître que les esprits se tournent plus que jamais vers l'humble mendiant d'Assise. C'est qu'à notre époque de tentatives de réforme sociale, on ne peut mieux faire que de tourner les yeux vers celui qui donna l'élan à ce mouvement de rénovation qui emporta bientôt l'Italie, l'Europe, et nous dirions même le monde entier, par le Tiers-Ordre.

LE DOCTEUR COTELLE.

## AU REVOIR... EN CHINE!

(Notre gravure)



En 1903, deux frères, revêtus l'un de la bure franciscaine, l'autre de la tunique du soldat Français, se disaient avec une émotion facile à comprendre : "Pas adieu, cher frère, mais au revoir... en Chine!" Puis ils se quittèrent.

Quelques semaines plus tard, l'un voguait vers les plages lointaines du Céleste Empire, l'autre gagnait les rives hospitalières du Saint Laurent. Leur souhait fraternel ne semblait guère devoir se réaliser.

La Providence veillait : et le 8 novembre 1911, notre cher P. Louis-Marie, après avoir séjourné plusieurs années au Canada, alla enfin frapper à la porte de la résidence du missionnaire franciscain à Wei-hsien, en Chine, et ce fut son frère, le bon P. Irénée-Marie, qui vint la lui ouvrir et lui souhaiter la bienvenue sur la terre qui sera désormais le théâtre de leur commun apostolat.

Daigne le Seigneur bénir et féconder leurs travaux et leurs fatigues !

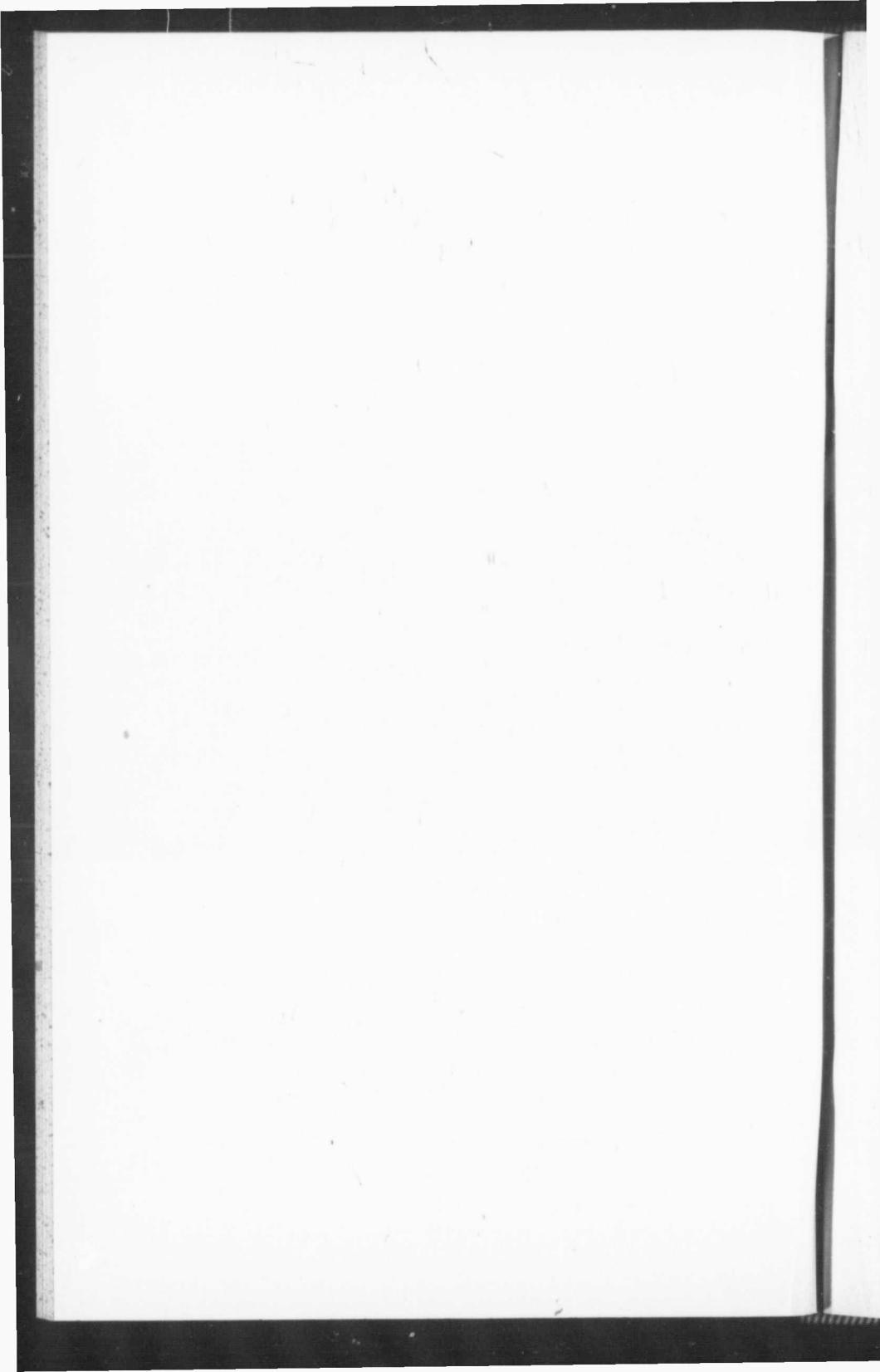
M.-A

Lettre du R. P. Louis-Marie, o. f. m.,  
au T. R. P. Vicaire-Provincial

**S**I quelqu'un d'entre nos étudiants de Québec obtient cette année son obédience pour la Chine, il viendra avec la magnifique perspective de subir la persécution : les troubles semblent en effet devoir bientôt recommencer sous forme de contre-révolution.



LE REVOIR! ... EN CHINE



Dans cette région de Ping-tu, les mandarins méconnaissent désormais les droits concédés par l'Empire aux Missionnaires, et nos chrétiens se trouvent plus que jamais en butte aux vexations des païens. Les moins pessimistes eux-mêmes redoutent fort que cette hostilité ne se fasse violente et ne vienne à s'étendre sur toute la Chine.

Au retour du R. P. Eugène qui est allé à la Préfecture dénoncer la malveillance des mandarins, je m'en irai à 50 kilomètres d'ici, faire un stage de quelques semaines dans un village païen où nous avons quatre familles chrétiennes odieusement persécutées, avec connivence du tribunal. Il paraît que la seule présence du missionnaire peut y empêcher une agression contre nos chrétiens. Et de fait les Européens du Chan-tong n'ont rien eu à souffrir des pillages qui continuent de désoler cette province. (Les ministres protestants de Ping-tu ont cependant jugé prudent de désertir leurs splendides résidences pour se réfugier dans la colonie allemande, ce qui amuse beaucoup les Chinois.)

A Ma-kia-tan, les païens sont assez pacifiques. Je les trouve même bien bons et polis à l'égard du Père. Ils m'envoient toujours un petit mot aimable au passage : Le Père va bien ? Le Père a bien mangé ?... Il paraît que ce salut est l'expression la plus exquise de la politesse chinoise...

En février, j'ai eu l'occasion de revoir le cher Père Eusèbe, ainsi que le joyeux Père Pierre-Baptiste, qui a prétendu avoir plus de droits que moi à posséder votre photographie, que m'avait au départ donné Madame Beaupré. Il m'a bien fallu le croire, et j'en aurais un vif regret, si je n'avais lu au dos la formule : *les clichés sont conservés*. Aussi n'ai-je pas perdu tout espoir de vous revoir en effigie et je vous en manifeste ici le désir...

Bénissez-moi, Très Révérend Père, etc...

FR LOUIS-MARIE, O.F.M., Miss. apost.

Ma-kia-tan, Ping-tu (Ments'un) 11 avril 1912.



## La légende du Mont Saint-Michel



U commencement du huitième siècle vivait à Avranches un saint homme nommé Aubert. Quand il n'était pas en prières, il s'employait à soigner les malades et à mendier pour les pauvres, car lui-même ne possédait rien.

Un jour, l'archange Saint Michel lui apparut dans un nuage d'or et de pourpre. Il lui dit en montrant le grand

rocher de la baie :

— Ce rocher a été souillé longtemps par le culte des idoles. Va et y élève une belle église d'où les prières monteront comme l'encens jusqu'au trône de Dieu.

Et l'archange disparut.

Aubert crut à une hallucination :

« Comment, se dit-il, messire Saint Michel voudrait-il que je reconstruisse une église, moi qui n'ai rien que mes bras et qui ne suis ni maçon ni charpentier ? »

Et Aubert, sans plus penser à cette apparition, continua comme devant de soigner les malades et de mendier pour les pauvres.

Mais une nuit, comme il dormait sur son grabat, il fut réveillé par une très vive douleur. Il lui semblait qu'on lui enfonçait un coin de fer dans la tête. Ce coin de fer, c'était le pouce dextre de messire Saint Michel.

L'archange lui apparaissait de nouveau, éclairé par une lumière surnaturelle.

« Tu as manqué de foi, lui dit-il d'une voix courroucée. Avant trois jours, il faut te mettre à l'œuvre. »

Aubert se rëndormit ; mais, le matin, il s'éveilla avec une très forte migraine. Il se tâta le front. A l'endroit où s'était posé le pouce de l'archange, il y avait une cavité à mettre un œuf de pigeon. Aubert ne douta plus d'avoir été visité par messire Saint Michel en personne. Il se leva à la hâte et descendit vers la grève. Il n'avait point un denier ; un pêcheur le passa pour l'amour de Dieu. Il aborda et gravit le rocher. Au sommet, il y avait, bien en vue, une pioche, une pelle et différents outils. Sans s'en étonner, car il avait désormais la foi, Aubert prit la pioche ; et après avoir prié quelques instants, il commença de tracer sur le roc l'emplacement des fondations. Il travailla jusqu'au coucher du soleil. Il se remit en prières. Soudain, il entendit une source sourdre à quelques pas. En même temps, il vit dans la pénombre crépusculaire des mouettes voler au-dessus de sa tête. Dans leur bec, elles tenaient de petits poissons qu'elles déposèrent près de lui. Il alluma un feu d'ajoncs, fit cuire ces poissons, les mangea, remercia messire Saint Michel et s'endormit, le corps las et le cœur plein d'espoir.

Le lendemain, il y avait déjà au faite du rocher une première assise d'énormes pierres dont chacune aurait été difficilement soulevée par quatre hommes vigoureux. Aubert comprit que le plus gros de la besogne ne serait point fait par lui. Il n'en travailla pas moins aussi activement que s'il dût être seul à construire l'église. Chaque jour, sans relâche, il gâchait le mortier, taillait les pierres, assemblait les poutres et les voliges ; chaque nuit, pendant son sommeil, les milices célestes le remplaçaient au travail. Le saint édifice montait lentement et sûrement vers le ciel infini.

Après trois fois sept années, l'église fut achevée. La flèche était si haute, si haute, que, par les temps d'orage, elle disparaissait dans les nuages. Au soleil couchant, l'ombre s'en projetait à perte de vue sur le sable des grèves.

Saint Michel était satisfait. Aubert aussi. Il manquait toutefois quelque chose à ce dernier pour avoir le parfait con-

tentement. Depuis vingt et une longues années, il mangeait matin et soir, sauf les jours de jeûne, du poisson sans pain et sans assaisonnement ; il était las de cette nourriture. Il s'en ouvrit franchement à Saint Michel. Il était en bon termes avec l'archange, qui, bien souvent, était descendu du paradis afin de lui donner des conseils pour le diamètre d'une colonne ou l'ornementation d'un meneau. C'est même grâce à ces conseils qu'Aubert avait construit, en pleine floraison de style roman, un édifice gothique. Saint Michel était un novateur.

Or donc, le bon archange, loin d'être scandalisé de cette confiance, peut-être un peu gourmande de la part d'un futur canonisé, répondit à Aubert qu'il lui donnerait bientôt tout en abondance.

Il faut vous en dire qu'en ce temps-là, le diable possédait toutes les terres du littoral, à vingt lieues dans le pays. Il y vivait assez pauvrement, car le diable étant, comme on sait, très paresseux, ne voulait pas se donner la peine de labourer ni d'ensemencer. Il préférait se nourrir du lait de ses vaches et de la chair de quelques moutons qui paissaient l'herbe des prés et qu'il tuait à mesure de ses besoins. Il aurait bien aimé prendre du poisson, mais Saint Michel, afin de faire une niche au diable, son ennemi particulier, avait amené dans la baie, en guise de garde-pêche, tout un troupeau de requins.

Saint Michel méditait une autre niche. Peu de jours après sa conversation avec Aubert, il vint frapper, du pommeau de sa grande épée, à la porte du diable. Celui-ci ouvrit, non sans humeur, car il avait le souvenir de la terrible volée que l'archange lui avait donnée au temps où mourut Moïse. Toutefois, comme le diable a l'usage du monde, il fit à mauvais hôte bon visage.

« Faisons la paix, lui dit Saint Michel. J'ai pensé à une affaire avantageuse pour nous deux. Tu as beaucoup de terres, mais tu es trop paresseux pour les faire valoir. Cèdes-moi. Je les cultiverai et je te donnerai chaque année la moitié de la récolte.

— Foi d'archange ? dit le diable toujours méfiant.

— Foi d'archange ! Et afin d'éviter tout chicane entre nous pour le partage, tu choisiras, chaque année, la partie des récoltes que tu préféreras. Tu prendras les grains et me laisseras les légumes et les fruits ; ou, au contraire, tu prendras les légumes et les fruits, et je garderai les grains pour moi.

— Tope ! dit le diable. Je choisis les fruits et les légumes. Comme ça, je n'aurai pas à faucher, à engranger, à battre et à moudre. ”

Quand vint la récolte, il se trouva, par un hasard singulier, que la terre avait produit seulement du blé, de l'orge, du sarrasin. Tout fut porté au monastère, car, aux termes du contrat, le diable n'avait nul droit sur les grains. Il put à peine grappiller quelques mûres sauvages poussées parmi les ronces.

Saint Michel protesta qu'il n'y avait rien de sa faute, alléguant de bonnes et de mauvaises raisons, promit que l'année suivante les choses iraient différemment.

“ Tout cela est bel et bon, dit le diable, mais l'année prochaine, je veux le blé, rien que le blé, entends-tu bien ? Tu auras les légumes. ”

L'archange fit quelques difficultés pour la forme, et finit par acquiescer au désir de son bailleur.

Au printemps, la récolte s'annonça magnifique. En voyant la terre se tapisser partout de verdure, le diable se frottait les griffes. Mais, nouvelle déconvenue ! ce ne furent, cette fois, que pois, fèves, lentilles, haricots, carottes, navets, oignons, tomates, choux cabus, choux frisés, choux rouges, choux verts et choux pommés ; aux arbres, pommes, pêches et cerises ; aux treilles, raisins noirs et blancs ; sur la mousse des bois, fraises parfumées couleur de rubis.

Le diable voulut rompre le contrat. C'était impossible.

Dans sa colère, il s'envoya lui-même à tous les diables. Oncques on ne le revit dans le pays.

Dès lors, Aubert eut en abondance, avec les poissons qui vivent dans la mer et les bêtes qui paissent l'herbe des

prés, le froment dont on fait le bon pain blanc et tous les fruits que produit la terre nourricière.

Telle est la légende que l'on vient de me conter dans l'église de Saint-Gervais, à Avranches, en me montrant, sur le crâne vénéré de Saint Aubert, la cavité profonde à mettre un œuf de pigeon, qu'y a miraculeusement creusée, il y a mille ans et plus, le pouce de Saint Michel archange.

HENRY HOUSSAYE

*de l'Académie française.*



Ce qu'on pense du T.-O.

### Au Patronage

Je l'avoue : beaucoup de directeurs de patronages se lamentent comme moi en considérant toutes nos œuvres sociales : patronages, diffusion de bonne presse, conférences de Saint-Vincent de Paul, organisation post-scolaire de Jeunesse Catholique, création de caisses de crédit, de bureaux de placement, nous constatons que souvent tout fonctionne mal et même qu'au bout de peu de temps tout périclité. Et pourquoi ? Parce qu'il leur manque quelque chose d'essentiel ! De vrais chrétiens pour les commencer et les soutenir. Apprenant que les Pères Jésuites répandaient des tracts sur le Tiers-Ordre dans les ateliers et dans les maisons de commerce, et qu'ils étaient ravis de la correspondance qu'ils trouvaient dans les deux sexes à leurs invitations, je résolus par le même moyen de franciscaniser mon patronage de Saint-Joseph. Et la Règle du Tiers-Ordre donnée comme base à ma société transforma toute mon argile de sociétaires en vraies barres de fer. Moi aussi, dès lors, comme le Pape Léon XIII, j'eus la conviction que c'est par le Tiers-Ordre et par la diffusion de l'esprit franciscain que nous sauverons le monde ; d'autant plus, comme il le dit aussi, que depuis sept siècles, il ne s'est pas fait une réforme, il n'a pas été créé une institution populaire dont on n'ait emprunté l'idée à Saint François.

UN DIRECTEUR DE PATRONAGE

## LES HUMBLÉS

### Une Servante

**L**E 4 octobre 1911, en la fête de Saint-François d'Assise, une pieuse tertiaire de Chambéry, Melle Fanny Blanc, en religion Soeur Antoine de Padoue, terminait, après 26 ans de profession, par une mort admirable, un martyre de plusieurs années.



Quelques mois auparavant, une de ses plus chères parentes, religieuse trappistine, lui écrivait à la fin d'une lettre toute spirituelle : » Je vous demande de me pardonner si je ne m'entretiens avec vous d'aucune des choses de la terre; il me semble que vous ne devez en avoir qu'un souverain mépris. et que toute votre pensée est tournée vers les demeures célestes, vers l'Époux de nos âmes qui nous attend. »

Comme c'était vrai ! Visiblement cette âme si éprouvée avait depuis plusieurs mois un pressentiment très net de sa délivrance prochaine. Cela se devinait à ses entretiens et à son attitude. Ceux qui venaient visiter Melle Fanny à l'infirmerie de la Charité où elle avait dû chercher un refuge, la trouvaient habituellement assise auprès de son lit, à l'écart, tournée du côté de la chapelle et absorbée dans la prière. Elle ne pleurait plus. Et son pauvre visage, défiguré par une horrible plaie, avait pris une expression de résignation douloureuse et de douce sérénité.

Pourtant, de jour en jour sa croix devenait plus pesante. Ses lèvres, rongées par le lupus, ne lui permettaient presque plus de manger ni de boire, tandis que la nécessité de respirer uniquement par la bouche lui causait une soif continuelle. Elle en arrivait à ne pouvoir plus parler d'une façon intelligible. Enfin, suprême douleur ! elle était absolument privée de la Sainte Communion.

Mais bientôt allait sonner l'heure de la Communion éternelle. Jésus pouvait venir quand il voudrait. Il ne

trouverait pas sa servante endormie, ni sa lampe éteinte. A la première annonce d'une aggravation de son état, Melle Fanny demanda les derniers sacrements. C'était le 24 septembre, fête de N.-D. de la Délivrance des Captifs.

Dès lors la pieuse fille ne cessa plus de se préparer à paraître devant Dieu. La veille de sa mort, comme une religieuse l'engageait à prier dans son cœur, elle tira du lit sa main décharnée qui serrait un crucifix. Elle témoignait, par des signes de tête qu'elle s'unissait intérieurement aux prières qu'on faisait devant elle.

Ceux qui l'ont connue ne seront pas étonnés de la manière dont Melle Fanny se prépara à mourir. Elle y mit cet empressement qui était un trait de son caractère et qu'elle se reprochait parfois comme un défaut. Toute sa vie, elle fut en avance dans l'accomplissement de ses devoirs, qu'il s'agît de payer un fournisseur, de préparer les repas de ses maîtres, de faire plaisir au prochain ou d'assister à quelque pieux exercice. Elle fut en avance encore pour frapper à la porte du Paradis, Elle reçut les derniers sacrements dix jours avant sa mort. Tous ses préparatifs de départ étaient faits depuis longtemps. Et l'avant-veille du jour suprême, comme on venait de faire la recommandation de l'âme pour une malade qui se mourait dans un lit voisin, elle demanda qu'on lui rendît le même pieux service.

Sans doute, ces dernières journées, où Melle Fanny s'unissait dévotement à Jésus en croix, furent les plus précieuses de sa vie et achevèrent de la purifier. Jusqu'au bout, elle garda sa connaissance ; et son âme s'échappa sans effort et sans agonie du corps auquel elle tenait si peu, tandis que le ciel et la terre célébrait la fête de Saint François d'Assise.

Une si belle mort couronnait une vie toute donnée au Bon Dieu. Non pas qu'il y ait eu rien d'extraordinaire dans l'existence de cette pieuse fille, si ce n'est la continuité même d'une vertu sans défaillance. Telle on la voyait autrefois traverser les rues, de son allure hâtive de servante

laborieuse, le regard modeste, cherchant toujours à s'effacer, ainsi passa-t-elle à travers la vie, sans rien d'éclatant qui pût attirer l'attention, mais empressée à faire le bien, et soucieuse avant tout de plaire à Celui qui voit le secret des cœurs.

Le récit de son existence tient en quelques mots. Elle vit le jour en 1844, à Maché, près du couvent du Sacré-Cœur, dans l'humble boutique, aujourd'hui disparue, d'un forgeron. Au baptême, on lui donna pour patron Saint François de Sales. Elle aimait beaucoup ce nom de Françoise, bien qu'on ait pris l'habitude de la désigner sous celui de Fanny. Son père et sa mère étaient de vrais chrétiens. Quand la mère mourut, Fanny n'avait qu'onze ans ; mais elle avait eu le temps de graver dans son cœur les leçons et les exemples maternels. Elle s'appliqua aussitôt à remplacer auprès de ses sœurs plus jeunes la mère absente.

Bientôt il lui fallut gagner sa vie. Elle passa trois ans dans un atelier de lingerie où la piété était en tel honneur que les heures y étaient marquées par une prière en commun. L'apprentissage à peine achevé, Fanny entra en service dans une famille de Chambéry. Elle se montra dès lors ce qu'elle devait être toujours : active, dévouée à l'excès, désintéressée et scrupuleuse dans l'accomplissement de ses devoirs d'état, s'appliquant aussi bien à devenir une excellente cuisinière qu'à rester une fidèle servante du Bon Dieu.

Le Bon Dieu, comme elle l'aimait ! Elle avait compris de bonne heure le prix de la virginité chrétienne, et sans se lier par un vœu elle se promit bien d'être toute à Lui. " Mon Dieu, ne souffrez pas que mon cœur soit à d'autres qu'à Vous, " écrivait-elle dans un petit carnet où elle recueillait dans sa jeunesse les prières qu'elle aimait à redire et les pensées qui lui avait fait du bien. Elle ajoutait : " Mon parti est pris là-dessus, je veux absolument n'aimer que Vous, je veux être toute à vous. "

Lorsqu'elle eut trente ans, il lui fut permis de réaliser une ambition de son cœur : elle rêvait de mettre son activité au service d'un prêtre. Elle fut d'abord ménagère de

M. le Vicaire-Général Rosset. Quand celui-ci, peu d'années après, vint à mourir, elle fut demandée par Mr. Goddard, aumônier du Sacré-Cœur. Pendant près de vingt ans, Melle Fanny se dévoua dans cette existence obscure avec une abnégation sans réserve.

Quand M. Goddard fut rappelé à Dieu, sa domestique avait déjà au visage l'inquiétante petite plaie qui allait commencer sa marche impitoyable. Bien qu'elle n'eût alors que 50 ans, Melle Fanny dut renoncer à se replacer.

Dès lors son existence fut crucifiée par ce mal envahissant. Le plus dur n'était pas la douleur physique, c'était, dès les débuts, la certitude affreuse d'un long martyre qui irait tous les jours s'aggravant. Et puis, sa sensibilité d'une délicatesse extrême, lui faisait éprouver mille tourments secrets où d'autres seraient demeurées impassibles. Que de fois dans le silence de sa chambrette, n'a-t-elle pas versé des larmes brûlantes, quand les réflexions ou les regards mortifiants de la rue lui avait rappelé cruellement son infirmité. Mais ses larmes finissaient toujours par la parole de Jésus à l'agonie : " Mon Dieu, que votre volonté soit faite " Oh! la sainte fille ! Elle se reprochait ses larmes comme un péché, et craignait toujours de n'être pas assez soumise.

Pourtant Dieu sait combien elle fut vaillante. Une de ses amies visitée aussi par l'épreuve, a pu lui rendre ce témoignage : " Souvent j'ai retrouvé un peu de courage en la voyant si pieusement résignée. " Mieux que résignée, elle trouvait moyen d'être joyeuse. S'oubliant elle-même, elle se prodiguait pour rendre service. Ses parties de plaisir furent, avec quelques pèlerinages, des visites fréquentes aux malades. Quand elle entra à la Charité, elle était pour les Sœurs et pour beaucoup d'infirmes une vieille connaissance. Elle y était venue souvent, aussi bien qu'à l'Hôtel-Dieu, et jamais les mains vides. Pauvre elle-même, elle donnait à plus pauvres. " Tenez, disait-elle souvent à Sœur Clorinde, en lui remettant quelques gâteries, vous avez bien quelque malade qui n'a personne. "

Où donc cette humble fille avait-elle trouvé le secret d'une vie si admirable dans sa simplicité ? Le carnet intime dont il a été parlé plus haut nous le fait connaître. Melle Fanny eut toujours pour unique désir de plaire au bon Dieu qu'elle aimait de tout son cœur. Il faudrait citer tout entières ces pages où il n'y a pas un mot qui ne respire la piété la plus vraie. Nous transcrivons ici, pour en donner une idée, quelques lignes, datant d'une retraite de 1888. Le style est parfois incorrect, mais les pensées sont si élevées !

“Imiter Notre-Seigneur, surtout dans l'humilité, les souffrances, le renoncement.

— Lorsqne l'on aime on veut ressembler à la personne que l'on aime. Qui aimer, sinon aimer notre bon Père qui est aux cieus ?

— Lorsque l'on agit par amour, cela diminue la peine. Je ferai donc mes actions pour le bon Dieu en pensant à Lui à qui je veux plaire tout seul.

— Ces quatre paroles à méditer :

1. J'offre à Dieu l'accomplissement de mon devoir.
2. J'accepte ce qu'il peut m'arriver de pénible, de contrariétés.
3. Je me confie à Vous, ô mon Dieu, après mes fautes et mes misères, jamais de découragement.
4. J'aime ce cri du cœur, vite, dans la peine et la tentation : “ Mon Dieu, je vous aime et je veux vous aimer toujours. ”

Il est facile de concevoir qu'à une âme si avide de se sanctifier, Dieu ait accordé la grâce suprême, le grand moyen de salut, la croix, une croix digne d'elle.

Qu'Il daigne maintenant lui donner la récompense dans l'éternelle félicité, et à nous l'humble courage de nos devoirs d'état.

Abbé B. . . . Tertiaire  
(*Du Rosier de Saint-François*)





## Le Bon Frère Didace

### FAVEUR SINGULIÈRE

L'AN dernier, écrit au Père Directeur de la REVUE, Corinne-D. F., à pareille date ou à peu près, à la suite d'une opération j'avais beaucoup souffert d'abcès. Finalement me croyant guérie, j'avais quitté l'hôpital, lorsqu'après quelques jours un nouvel abcès se forma. J'étais désolée. La pensée me vint d'invoquer le Bon Frère Didace. J'applique une des ses images à l'endroit malade et je commence une neuvaine.

Le huitième jour, il me semble voir en rêve le Bon Frère qui me pose sa main sur le front et me dit que je suis guérie.

Un instant après je m'éveillai, guérie en effet; et chose assez curieuse, l'image avait disparu et depuis elle est demeurée introuvable.

J'avais promis de faire publier ma guérison. Je ne l'ai pas fait. Hier 15 juillet, je constatai qu'un petit abcès commençait à se former. Cela m'a rappelé ma promesse et tout en faisant une nouvelle neuvaine, je m'empresse de rendre publique ma précédente guérison. Daigne le Bon Frère ne pas me tenir rigueur de ma négligence et m'exaucer une seconde fois.

Montréal: Grande faveur obtenue. Pub. Prom. R. V.—Plusieurs grâces obtenues. L. S. —



Aie le cœur doux et compatissant aux pauvres, aux malheureux et aux affligés, et les conforte et aide selon que tu pourras.

*Saint Louis roi, tertiaire.*



#### BIBLIOGRAPHIE FRANCISCANE

— **Librairie Lecoffre, Gabalda, succ. 90, rue Bonaparte, Paris.** *Le Révérend Père Jean-Baptiste, de Beauvais, missionnaire franciscain, par le R. P. Célestin-Marie Sant, du même Ordre.* Un vol. in 4° de x-262 pp.

Le R. P. Jean-Baptiste Caron fut un des premiers qui vinrent se grouper autour du T. R. P. Joseph ARESO, le restaurateur de la province franciscaine de France. Il avait déjà passé plus de quinze ans dans le ministère paroissial avant de donner son nom à la milice séraphique. Il fut dès les débuts de sa vie religieuse un religieux parfait qui ne détonnait nullement dans la société des saints et austères Espagnols à qui Dieu avait confié la mission de rétablir en France, sur les bases de la pénitence et de la prière, l'Ordre de Saint François. Il fut un missionnaire zélé et ses labours furent couronnés dès cette vie du succès le plus authentique : les conversions sincères et durables. Tout cela rend sa vie intéressante à plus d'un titre et digne de servir d'exemple aux prêtres et surtout au prêtres tertiaires. V. M.

**Réflexions sur un projet de fédération du T.-O. par le R.-P. Eugène d'Oisy, O. M. C. Couvin, Maison Saint-Roch.**

La question de la Fédération des Fraternités du T.-O. fait couler beaucoup d'encre en France — en France seulement. Avec sa compétence reconnue, le R. P. E. était plus à même que beaucoup d'autres de donner sur la matière les conseils de l'expérience et du bon sens.

#### AUTRES NOTICES

**Visions d'aveugle, poésies, par CLARA LANCTOT (Fleur d'ombre)** une plaquette de 32 pages. Québec, Langlais. 1912.

La pénible infirmité de l'auteur réclame la sympathie de la critique. Nous signalons donc avec bienveillance ce petit recueil de vers.



## NECROLOGIE

---

Québec. — Fraternité du Très-Saint-Sacrement. — Mde W. Canty, née Hermine Légaré, en religion Sr Sainte-Hortense, décédée le 10 juillet 1912 à l'âge de 69 ans, après 18 ans de profession.

— Mlle Rosalinde Boulet, en religion Sr Saint-François, décédée le 20 juillet 1912 après 6 ans de profession.

Fraternité de Saint-Sauveur. — Mde Ch. Lapointe, née Séraphine Tardif, en religion Sainte-Véronique, décédée le 4 juillet 1912 à l'âge de 78 ans, après 27 ans de profession.

— Mde Pierre Mercier, née Céline Germain, en religion Sainte-Claire, décédée le 5 juillet 1912 à l'âge de 67 ans, après 20 ans de profession.

L'Assomption. — Mde Elisée Forest décédée le 13 juillet.

L'Acadie. — M. Marie Joachim Desranleau, en religion Fr. François, décédé le 21 juillet à l'âge de 18 ans, après avoir fait profession sur son lit de mort, dans les sentiments d'une angélique piété.

Saint-Lin. — Mde Vve Louis Barrette, née Vitaline Chaillé, en religion Sr Marguerite, décédée le 23 juin à l'âge de 74 ans, après 2 ans de profession. Sa dernière pensée fut de se recommander aux prières des tertiaires par le moyen de la *Revue*. Associée du Chemin de Croix perpétuel.

Saint-Uhald. — Mlle Elise Marcotte, en religion Sr. Rose, décédée le 11 juillet à l'âge de 27 ans, après 4 ans de profession.

Saint-Thomas de Joliette. — Mde Vve Elzéar Roy, née Héloïse Mondor, en religion Sr Françoise, décédée le 20 février à l'âge de 82 ans, après 11 ans de profession.

— Mde Vve Louis Routhier, née Emilie Boucher, en religion Sr Louis, décédée le 4 mai à l'âge 90 ans après 11 ans de profession.

Les Trois-Rivières. — M. Pierre Fortin, en religion Fr. Pierre décédé le 24 juillet à l'âge de 88 ans, après 16 ans de profession.

— Mde Alexis Blanchet, née Malthilda Samson, en religion Sr Alexis, décédée le 28 juillet à l'âge de 62 ans, après 2 ans de religion.

Montmagny. — Fraternité Sainte-Rose de Viterbe. —  
Mde Gatien Lachaine, Sr Sainte Elisabeth, décédée le 18 juin  
à l'âge de 50 ans, après 12 ans de profession.

— Mde Vve Alexis Normand, en religion Sr Saint Alexis décé-  
dée le 3 mai à l'âge de 72 ans, après avoir fait profession sur son  
lit de mort.

— M. Napoléon Normand en religion Fr. Saint-Louis, décédé le  
18 juin 1912 à l'âge de 49 ans, après 10 ans de profession.

— Mde Alphonse Lemieux, en religion Sr. Saint-Alphonse, décé-  
dée le 24 juin 1912 à l'âge de 36 ans, après avoir fait profession  
sur son lit de mort.

— Mlle Eva Boulanger, en religion Sr Saint Joseph, décédée le  
2 juillet à l'âge de 38, après 11 ans de profession.

Longue-Pointe. — M. Narcisse Desrochers, en religion Fr.  
François, décédé en avril à l'âge de 69 ans, après 15 ans de profes-  
sion. Discret de la Fraternité.

#### ETATS-UNIS

Salem, Mass. — M. Gédéon Tessier, en religion Fr. Pascal  
Baylon, décédé le 11 janvier 1910 à l'âge de 39 ans. Novice.

Manchester. N. H. — Mde Alex. Lessard, en religion Sr  
Sainte-Véronique, décédée le 2 juillet à l'âge de 46 ans, après 4 ans  
de profession.

— Abonné. M. Thomas Dumont.

Fall-River, Mass — Mlle Alida Choquette, en religion Sr  
Claire de Jésus décédée le 3 juin 1912 à l'âge de 19 ans après 2 ans  
de profession.



Quelles paroles frappantes que celles où le Sauveur, dans l'É-  
vangile, nous avertit qu'au jour du dernier jugement, ce dont  
on nous demandera compte principalement c'est la manière dont  
nous aurons traité le prochain dans ses nécessités !

*Saint Léonard de Port Maurice.*

## Faveurs diverses

### A SAINT ANTOINE

**Montréal.** Montre retrouvée, M. L. -- Grande faveur spirituelle, Une jeune fille. — Autre faveur, Mde H. L.

Règlement d'une affaire très importante qui lui avait été confiée. Mde P. P., Tertiaire. Messe et publication promises.

**Québec.** Vente d'une propriété et placement très avantageux P. N. M. — Faveur insigne, W. B.

**Manchester.** (N. H.) Grâce obtenue, pub. prom. Mde P. C.

A SAINT JOSEPH, SAINT FRANCOIS ET SAINT ANTOINE : Propriété heureusement vendue. Tertiaire abonnée, Saint Jacques-le-Mineur.

A SAINT ANTOINE ET AU BON FRÈRE DIDACE : Grâces obtenues. R. C.

**A saint Blaise** : mal de gorge guéri le 2e jour d'une neuvaine Mde P. P. Tert.

REMERCIEMENTS AU SACRÉ-CŒUR : pour succès dans mes examens, Un étudiant. Les Trois-Rivières.

### Intentions recommandées

N. S. Père le Pape Pie X. — La Sainte Église et le Clergé régulier et séculier persécutés en France. — Les Missions franciscaines, en particulier celles de la Terre Sainte, de la Chine et du Japon. — La Prédication de la Tempérance.

Actions de Grâces, 12. — Pécheurs, 34. — Indifférents, 17. — Ivrognes, 40— Premières communions, 24. — Vocations, 15. — Grâces d'état, 18. — Grâces spirituelles, 28. — Grâces temporelles, 19. — Familles-accord, 24. — Familles-santé, 42. — Familles-prospérité, 33. — Enfants, 54. — Jeunes gens, 27. — Jeunes filles, 60. — Mariages, 12. — Positions, 16. — Objets perdus, 17. — Malades, 43. — Défunts, 19. — Examens, 12. — Spéciales, 7.

Un *pater* et un *avé*, s'il vous plaît.

